

plan que tout le parti protestant aspirait et qu'il aspire encore à réaliser. Mazzini le proclamait, et le Chevalier Bunsen proposait qu'il appelle "l'Eglise de l'avenir" précisément ce que j'avais fait avant lui. Je voyais clairement que le Protestantisme n'était rien et que le mouvement du Protestantisme n'était qu'une triste chimère; mais je ne voyais pas qu'en cessant d'être Protestant je dus nécessairement devenir un Catholique. Je reconnaissais que l'Eglise Catholique avait été dans son temps une institution noble, et qu'elle avait été fort utile à la cause de l'humanité; mais je la regardais comme une institution caduque. Elle avait, pensais-je, rendu le dernier soupir à la mort de Léon X; elle était morte et enterrée. Je ne voulais pas insulter à sa mort, mais répandre des fleurs sur sa tombe et donner une larme à sa mémoire; quant à sa résurrection, je ne l'espérais pas.

L'Eglise étant morte et enterrée, et le Protestantisme n'ayant à remplir qu'une mission purement destructive, et d'un caractère négatif, il n'y avait autre chose à faire qu'à édifier une nouvelle Eglise. Je ne me croyais ni inspiré, ni agissant en vertu d'une commission spéciale du Tout-Puissant pour fonder une Eglise; je me proposais simplement, en consultant mon raison, de choisir dans toutes les religions du passé la somme de vérité que chacune pourrait contenir, en la séparant de l'erreur qui auparavant s'y trouvait mêlée, et de ces divers fragments de vérités ainsi rassemblés former un corps de doctrine harmonieux et complet. Je procédaient ensuite à la rédaction de cette doctrine, je l'incarnais dans l'esprit et dans le cœur des hommes; elle en arrivait d'elle-même à se créer des saints, et ces saints érigent le temple, construisaient la nouvelle Eglise qui devancerait la vieille Eglise autant que le dix-neuvième siècle devance le premier.

A ce travail d'édification d'une nouvelle Eglise, j'ai consacré dix années de ma vie, mais je découvrais à la fin que l'homme est un pauvre dévoué d'Eglises, et qu'une Eglise, pour valoir quelque chose, doit provenir d'en haut, et non s'élever d'en bas. Je voulais une Eglise qui élevât l'homme au-dessus de sa condition présente, lui donnât un savoir et une force, et le mit en position de vivre d'une vie plus réelle et plus fervente; mais je trouvais qu'il n'y avait pas de puissance pour un homme à s'élever solidement sur sa force individuelle, et que, pour l'élever, je devais avoir un point d'appui en dehors de lui-même. De l'homme, en exécutant de mon mieux, je ne pouvais avoir que ce que peut donner l'homme, et une Eglise créée par l'homme ne pouvait être qu'un reflet de l'homme lui-même et, par conséquent, rien qui lui fût supérieur ou pût l'élever au-dessus de lui-même. Il était donc illusoire de chercher à créer une nouvelle Eglise. On s'est à Dieu l'édifier une Eglise, ou bien il n'est pas d'Eglise que nous devions juger valoir la peine d'être posée.

Cependant, comme je subissais encore le préjugé qui me faisait croire que l'Eglise Catholique n'était plus, je n'avais pas médité à ce sujet; ce fut en 1840-41 que je fus d'abord appelé à réfléchir sur son caractère et sur les droits qu'elle revendiquait. Je fus invité à donner à New York, à Philadelphie et à Boston, une série de Lectures sur la Civilisation Moderne. J'étais alors l'un des avocats de la moderne et absurde doctrine du progrès, et soutenant que l'homme et la Société avaient progressé d'une manière continue depuis le commencement du monde. J'avais l'intention de rappeler par mes Lectures ce progrès dans l'histoire moderne; je voulais surtout retracer l'influence du Christianisme sur le perfectionnement des institutions civiles, et, en particulier, pour l'amélioration du sort des classes les plus pauvres et les plus nombreuses. A ma grande surprise, je vis qu'en premier point de départ la chute de l'Empire d'Occident ou le commencement du sixième siècle, et, en descendant de là jusqu'à celui du seizième, dans une période de mille ans, je pourrais tracer le plus merveilleux progrès social, mais rien au-delà. De la dernière époque précitée jusqu'à la période des trois derniers siècles—qui, selon ma théorie, avaient dû être des siècles de progrès, et que tous mes frères protestants vantaient comme tels—non-seulement je n'avais aucun progrès à remettre en mémoire, mais j'y apercevais des marques indéniables de décadence. Ceci, me disais-je, ne saurait être; je dois avoir fait quelque mécompte. Je parcourus l'histoire, j'interrogeai tous les monuments et toutes les pièces écrites, à ma portée, mais cette précaution ne servit qu'à donner plus d'évidence à l'étonnante découverte. Sous l'ancienne Eglise Catholique les nations avaient avancé; la Société s'était améliorée, la civilisation, développée; mais, depuis la naissance du Protestantisme, le déclin était devenu manifeste ainsi qu'un achèvement accompli, surtout parmi les nations Protestantes, vers la barbarie.

Je ne dis pas ce fait comme argument en faveur du Catholicisme, mais comme particulièrement qui m'induisait à étudier le caractère des droits réclamés par l'Eglise, et à saisir connaître le degré de faveur qu'il consentait d'accorder aux accusations que les Réformateurs avaient proférées contre elle. Sur ce point, je vis que ces accusations étaient dénuées de fondement, qu'elles n'étaient que des déclarations sans voile, et que Luther avait eu raison d'écrire à son ami Melancthon: "Malons nous de faire la paix, pour nous donner le temps d'expier les mensonges que nous vous publions." Ceci m'engagea à examiner à un autre moment la question de la religion. Je savais que, depuis le commencement du monde, il y avait eu, cela est consigné dans l'histoire, une vraie religion, une religion perpétuelle jusqu'à nous par les patriarches, la synagogue et l'Eglise Catholique. Il y avait eu perpétuellement dans le monde une religion dont l'existence s'était continuée.

nuée sans interruption; et tout ce que la droite raison prononce être vrai, être grand et bon, avait toujours existé dans cet ordre. A côté de cet ordre, il est vrai, un autre avait continuellement existé: le Paganisme sous ses diverses formes dans la société ancienne, et les différentes sectes hérétiques que l'Eglise a éliminées dans le monde moderne. Ces deux ordres, en présence l'un de l'autre—les deux Cités de St. Augustin—ont existé depuis le commencement en opposition mutuelle, se rodant sur la scène du monde la lutte dont chaque individu est le théâtre, le combat de la chair contre l'esprit, le combat de l'esprit contre la chair. Le Protestantisme ne fut pas ici contraire à l'ordre religieux; il est pour nous la continuation de la synagogue sous la forme Chrétienne, de même que la Synagogue fut la continuation de la religion Patriarcale. Il forme une autre branche et il nous est venu depuis la substitution de l'Eglise à la Synagogue, par la filiation des sectes. C'est un sujet de vanité pour les Protestants eux-mêmes que ce lignage dont ils se glorifient et le retracement d'une secte à une autre, à travers les siècles, jusque aux premiers temps de l'Ere Apostolique. Ils n'ont pas besoin de s'arrêter à la descente des titres à une plus haute antiquité, et ils pourraient aisément se faire la ligne à travers le monde Payen, jusqu'au sacrifice d'Abraham, et, plus loin encore, jusqu'au temps de Noé, ou même au-delà de ses descendants de Caïn, le premier en urtrier d'entre les hommes, jusqu'à Lucifer, le premier rebelle contre Dieu et que l'on peut regarder comme le premier Protestant.

De ces deux ordres on peut facilement décider lequel mérite la préférence. L'un procède de Dieu et retourne à Dieu, comme à son commencement et à sa fin dernière; l'autre émane du péché du mensonge et mène à lui. Toute vérité et tout mérite appartient au premier; du second sont originaires toutes les erreurs, tous les faux systèmes, les guerres et les batailles, les vices et les crimes les plus impudiques, les abominations qui rendent si lugubre et si affligeante l'histoire de notre race. Les patriarches étaient à la tête de la civilisation de leur temps; la nation Juive était la nation grande et éclairée du vieux monde. Elle connaît et honore le vrai Dieu, et pratique des vertus héroïques lorsque tous les peuples de la terre, hors d'elle, étaient plongés dans l'ignorance, la superstition, l'idolâtrie, et la barbarie la plus sauvage. Et dans quelque lieu de l'ancien monde je découvre des hommes accomplis des hauts faits d'honneur, une sainteté s'élevant jusqu'à l'entrée dans la classe des Patriarches de la Synagogue que je les trouve. Les poètes et les philosophes des sociétés payennes doivent leurs supériorités aux emprunts qu'ils ont faits à cette même classe d'hommes ou aux choses qu'ils en ont imitées.

Dans le monde moderne, toute véritable grandeur, toute vérité, toute dignité, se rattache à la succession de l'Eglise. Les Pères des quatre premiers siècles, les Justins, les Cléments, les Grégoires, les Nazires, les Jérômes, les Augustins, furent de grands hommes, les intelligences d'élite de leur époque, en comparaison desquels les payens contemporains les plus éminents, tels que Celse, Platon, Juvénal, Proclus, Porphyre, n'étaient que des enfants. Les saints n'ont existé que dans l'Eglise des Protestants eux-mêmes Payens, et comme ils n'ont pas de Saints à réclamer ils voudraient nous persuader que la vénération que nous leur accordons est de l'idolâtrie.

Les hommes en disent ce qu'il leur plaît; il est certain, historiquement, que l'Eglise Catholique est la continuation de l'ordre religieux dans le monde et qu'elle a remplacé la synagogue, de même que la synagogue avait remplacé les Patriarches. C'est là ce qu'elle réclame, et c'est là le fait; et c'est ce que s'avoue elle-même la conscience de tout Protestant; il le fait voir par les sympathies qu'il exprime et qui sont toujours en faveur de ceux qui ont le moins pour l'ordre religieux. Il suit de là, conséquemment, que si je veux compter dans l'ordre religieux, être homme de religion, être chrétien, je dois être Catholique et membre de l'Eglise Catholique.

Je sais que l'Eglise a été combattue; je sais que l'ordre religieux qui n'est pas elle, et qu'elle condamnait comme elle doit le condamner, a, dès son origine, lutté contre elle, mais ceci ne me trouble pas, ou plutôt, ce combat qui lui livre le monde me porte à croire en elle et à l'aider. Le Juif incrédule et charnel tenta de l'éteindre à son bercail, mais, tandis qu'elle survivait à son premier assaut, il vit sa nation déchirer et se vit lui-même la risée et le jouet de la terre entière. Le Payen orgueilleux essaya de la détruire: Rome Payenne, cet empire, le plus grand dont nous ayons mémoire, et qui étouffait seulement par les débris qui lui survivaient encore, Rome au comble de sa grandeur et à l'apogée de sa gloire, employa contre elle toutes ses forces, mit en usage tout le pouvoir et toute l'habileté politique, toute la ruse, tout l'éclat de la puissance et de la majesté, auxquels l'artifice et la cruauté diaboliques pouvaient atteindre, pour lui ravir l'existence, mais ce fut inutilement. Des milliers de ses enfants furent massacrés, mais, par cette effusion de leur sang, ils conquièrent le monde.

Des cendres de Rome Payenne surgit l'Arianisme, ennemi non moins formidable que les autres. Aux Ariens succéda le barbare envahisseur du Nord, animé de passions cruelles et de superstitions féroces; Au barbare du septentrion succéda le barbare du Midi, les nuées de Sarrasins sortis des déserts, le Koran d'une main, le cimeterre de l'autre, et vociférant: "Dieu est Dieu, et Mahomet est son Prophète." Au Sarrasin succéda le schismatique d'Orient et celui d'Occident, et la lutte de l'indépendance religieuse contre un pouvoir infirme. A ceux-là succéda Luther, lequel, à l'instar du dragon de l'Apocalypse, balaya à son passage un tiers des états du firmament. A Luther succéda l'in-

fidélité du dernier siècle, qui s'arma contre elle et la poussa sur le Tibre et le Nil, dans les sables brûlants de Syrie, sur le Danube, dans les plaines de la Pologne, et au sein des neiges de Moskou, et tout cela vainement encore. Le soldat guerrier va, le cœur brisé, mourir sur un rocher aride de l'Atlantique, et le Saint-Père, qu'il avait retenu captif, retourne en triomphe au Vatican, et expire tranquillement dans son lit. Assaillie tour à tour par le Juif, l'Arien, le Barbare, le Sarrasin, le Schismatique, l'Hérétique et l'Infidèle, elle ne succombe et ne perd l'amour de la lutte; elle a triomphé en voyant tomber et mourir à ses pieds chacun de ses ennemis. Pendant dix-huit cents ans elle a bravé les orages du temps, la fureur de l'homme, la rage de l'acier, et aujourd'hui, malgré tout de secousses, elle se dresse encore aussi jeune, aussi rayonnante, aussi verte, aussi belle que lorsqu'elle sortit de Jérusalem pour faire la conquête du monde, ou lorsque elle monta les degrés du trône des Césars et vengea son front de leur diadème impérial.

Ne me dites pas avec Burke et Macaulay, qu'elle est un chef-d'œuvre de la sagesse humaine, et que c'est par l'effet de la persécution et de l'habileté de l'homme qu'elle a survécu en voyant s'étendre les dynasties les mieux armées, et triomphé des pouvoirs les plus élevés de la terre. Il n'en est pas ainsi. Considérez votre Protestantisme: vous avez pour vous toute l'expérience des temps antérieurs; vous prétendez être la portion la plus avancée et la mieux éclairée de la race humaine; vous avez de votre côté la richesse, le pouvoir, la science, l'étude, le génie et la ruse; malgré cela, vous êtes si tellement fatigués, que si un retard tente de les escalader, ils tombent; vos institutions ne valent rien, et déjà cependant elles sont vieilles et tremblent. Si la sagesse et les plans de l'homme ont fondé et soutenu cette Eglise de dix-huit siècles, pourquoi ne réussira-t-elle pas à vaincre, comme elle l'a fait, la sagesse humaine et les conceptions que se font les hommes de ce qui est durable quand à ce qui vous concerne?

Le simple fait historique de l'existence de l'Eglise, le fait qu'elle existe aujourd'hui dans la plénitude de sa force et de sa beauté, malgré tant d'obstacles qui se sont dressés pour la combattre—est une preuve concluante de son caractère d'Eglise de Dieu. Elle a été d'existence humaine déjà tombée depuis longtemps, mais elle n'est plus d'existence humaine; elle est la manifestation de son existence est le plus étonnant miracle dont on ait eu aucun témoignage. Elle est un miracle vivant, elle est donc l'Eglise de Dieu. Si elle est l'Eglise de Dieu, elle est ce qu'elle fait profession d'être, car il est impossible à Dieu de sanctionner l'impureté et de soutenir à l'aide d'un miracle; si elle est en effet ce qu'elle fait profession d'être, elle possède l'autorité d'enseigner ce que Dieu nous ordonne de croire et de pratiquer, et ainsi, ce qu'elle enseigne est infailliblement le vrai, et il est impossible que Dieu autorise l'enseignement de l'erreur. Donc, pour connaître le chemin du salut, et pour m'assurer le salut, je dois entrer dans sa communion, croire à ce qu'elle enseigne et faire ce qu'elle ordonne. Je dois en un mot être Catholique.

Je n'ai besoin d'aucune autre preuve de la vérité de l'Eglise et de son infaillibilité, que ce fait immense de la durée de son existence en dépit de tant de bras levés contre elle pendant dix-huit cents ans; et il ne me faut pas d'autre raison pour être Catholique, que cet autre fait que l'Eglise Catholique est l'Eglise de Dieu, et que Dieu l'appuie miraculeusement.

Ces sont là quelques-unes de mes raisons pour être Catholique. J'espère vous en présenter d'autres dans ma lecture prochaine et dernière." (A continuer.)

NOUVELLES D'EUROPE.

(Rapport Télégraphique.)

New-York, 2 mai, 7 1/2 P. M. 1852.

Le steamer de la maille des Etats-Unis, *Crescent City*, est arrivé aujourd'hui au quai, apportant des avis de San-Francisco jusqu'à la date du 5 avril. Il avait à bord 500 passagers et 3 millions en or.

ARRIVÉE DU PACIFIQUE.

Le steamer *Pacific*, porteur de la maille des Etats-Unis, est arrivé aujourd'hui dans le port ayant à bord 93 passagers. Il a éprouvé dans le trajet des grains de l'Ouest et de fortes houles. Il apporte 13,250 livres d'or anglais.

ANGLETERRE.—Les deux chambres du parlement s'étaient réunies le 19 après les vacances de Pâques; mais rien n'avait encore transpiré des délibérations de ce jour ni de celles du lendemain.

L'émigration d'Irlande est la même, 6 vaisseaux avaient fait voile de Cork avec des émigrants pour le Canada.

Il était bruit que le chancelier de l'échiquier se proposait d'abolir la taxe du revenu.

FRANCE.—Il y aura une grande revue dans le cours de ce mois, et ce sujet est celui de toutes les conversations. Le prince Paul de Wurtemberg est mort dernièrement à Paris.

ESPAGNE.—Des lettres de Madrid mentionnent que l'opinion générale dans les cercles politiques est un changement prochain dans la loi Electorale et dans la Constitution. Le gouvernement se propose de créer une école pour l'enseignement de la manœuvre à ses marins dans les eaux de la Méditerranée.

ALLEMAGNE.—L'émigration augmente. Le 15 avril, cinq mille personnes sont parties de Brême. La constitution nouvelle pour l'Electorat de Hesse vient d'être promulguée.

Nous annonçons aujourd'hui pour la seconde fois une soirée littéraire et musicale qui doit avoir lieu ce soir dans la Salle du Marché Bonsecours. On lit dans la *Minerve* sur le sujet même de la lecture que doit y faire M. Rivard:

"Nous n'avons pas eu l'avantage de pouvoir assister à la dernière lecture de M. Brownson sur Louis-Napoléon, mais nous voyons que nos confrères de la presse anglaise qui en ont parlé la regardent comme une lecture d'un grand mérite. Ils diffèrent d'opinion sur plusieurs points, mais ils reconnaissent sa franchise et sa loyauté dans le raisonnement. Ils s'en sont plus judicieusement et plus respectueusement que le rédacteur du *Page* qui invite M. Rivard à 'ramener l'opinion que M. Brownson a voulu égarer et l'éblouir-sant!' Si ce n'est pas un manque de jugement c'est au moins un manque de réflexion de la part de l'écrivain de ces lignes. Nous savons que M. Rivard lui-même ne regarde pas M. Brownson comme un homme qui veut égarer l'opinion publique. Il ne peut pas non plus avoir eu l'intention de combattre les idées de M. Brownson, puisque son essai était préparé avant que ce monsieur eût annoncé sa lecture."

Bien que nous ayons manqué l'occasion d'assister à la dernière lecture de M. Brownson sur Louis-Napoléon, nous sommes cependant en mesure d'en publier un compte-rendu fidèle qui verra le jour au plus tôt.

CORRESPONDANCE.

M. le Rédacteur,

Dans un temps où l'émigration canadienne aux Etats-Unis menace de prendre des proportions aussi alarmantes que regrettables et dangereuses à notre force et à notre nationalité; et me semblerait permis de solliciter une place dans les colonnes de votre journal pour faire quelques remarques, quelques suggestions, sur les moyens de la prévenir.

Jusqu'à présent on a fait quelques tentatives, des tentatives même, pour la colonisation des townships de l'Est, sans occuper d'autres localités plus avantageuses. Les opérations projetées du comté chargé de diriger l'émigration vers ces townships, ont été faites dans la ville de Montréal. C'est aussi à que les grandes assemblées ont été tenues; les discours les plus propres à la stimuler, l'encourager, ont été prononcés. Ceci a eu l'effet d'attirer beaucoup de propriétaires de la ville, pour la plupart peu habitués aux travaux des champs, incapables de cultiver et encore moins de défricher la terre. On conviendrait que cette classe d'hommes n'était point propre à remplir le but proposé: le défrichement et la prospérité de nouveaux établissements. Je ne doute pas, cependant, qu'il y ait un certain nombre de colons aussi courageux qu'industriels qui ont habité et habitent encore ces lieux, auxquels, certes, je ne veux point faire injure.

Mais, si je suis bien informé, la meilleure partie de ces townships est la propriété de la *Compagnie* dite des terres. Le colon n'a, dans bien des cas, été attiré sur les terres de cette compagnie, par les promesses et les discours de ses agents, intéressés à l'exploitation tant à leur profit qu'à ceux de leurs maîtres. L'éloignement des grandes villes, le temps perdu et les dépenses à encourir pour communiquer, ont dû aussi être de grands obstacles à la colonisation. Il est un fait que l'on ne doit point oublier dans la colonisation de nouveaux établissements. Si le colon n'a point les moyens préliminaires pour se supporter (et c'est très rare qu'il les ait) jusqu'à ce que sa terre soit suffisamment défrichée pour fournir à ses besoins, il n'a d'autre moyen d'y pourvoir que par la fabrication de la potasse. Or, il n'y a de marché favorable à la vente de cet objet que dans les grandes villes. Ailleurs le vendeur devra subir une perte de vingt-cinq à trente pour cent. De là le découragement et la misère du colon, et par suite l'idée d'émigrer pour un autre pays, dans la vue d'améliorer sa malheureuse existence. Il me semble que l'on s'est trop attaché à la colonisation de ces townships sans s'occuper d'autres, beaucoup plus à proximité de la ville, dont le sol, quoique présentant une surface inégale, n'empêche pas le colon de rien aux townships de l'Est. Les townships de Wilketon, Wexford, Abercromby, Chertsey, etc., au Nord-Ouest de Montréal, sont bien propres à la culture. Le premier n'en est qu'à la distance de 32 milles, et les autres à quelques milles plus loin. Là, le colon éprouve bien en ce moment, des difficultés et des obstacles propres à le décourager. On le laisse, on l'abandonne, pour ainsi dire, à ses propres ressources. Sans autre moyen que son courage, sans chemins, sans ponts et sans espoir d'en avoir de longtemps puisqu'il est trop pauvre pour les faire lui-même; oublié, si je puis m'exprimer ainsi, du reste du monde, n'ayant pas même un missionnaire sur les lieux pour le consoler dans ses peines, l'encourager, le soutenir dans ses travaux; ha! il lui faut un courage surhumain pour lutter contre ses maux.

Cependant, comme mon but n'est point de blâmer qui que ce soit, dans la persuasion où je suis que chacun fait pour le mieux, je me bornerai à attirer l'attention du gouvernement, du clergé et de tout bon citoyen qui a cœur le bien-être de ses compatriotes et le bien de son pays sur les suggestions suivantes:

1. Que le gouvernement fasse ouvrir un chemin depuis la frontière de Kilkenny jusqu'à un centre du Westland, avec, de là, une branche au Nord-Est, jusqu'à Chertsey et une autre, au Sud-Ouest, jusqu'à Abercromby. Le coût de ces chemins à quelques petits ponts qui s'y rencontreraient, ne devra pas excéder 7 à 8 cents la lieue. Ce qui sera bientôt compensé par la vente des terres, qui, sans cela, seraient encore incultes dans 20 ans.

2. Que les autorités ecclésiastiques envoient immédiatement un ou deux missionnaires, aussi zélés que forts et courageux, dont un pourrait établir sa résidence dans Kilkenny, où, déjà, 8 à 900 catholiques sont résidents; et l'autre dans Wexford ou ailleurs.

3. Que chaque curé, chaque bon citoyen fasse tous ses efforts pour diriger l'émigration de ce côté-là.

4. Que les marguilliers de chaque paroisse soient priés, de la part de Monsieur l'Evêque, de faire une quête, tous les mois, dans l'Eglise de leur paroisse respective, pour venir en aide aux colons.

5. Que l'on demande à chaque paroisse ayant des fonds, l'application de la quête de l'Enfant Jésus, ou autres dons, aux seuls des colons les plus pauvres.

6. Que l'on organise un comité dans chaque paroisse, sous la présidence d'un marguillier en charge ou de toute autre personne respectable, chargée de propager l'établissement de ces townships, et de faire parvenir aux missionnaires tout ce qui serait destiné au soulagement des colons.

Toutes ces mesures sont possibles, faciles à même dans l'exécution et par elles on se procurerait une bonne partie de l'émigration canadienne et les townships que je viens de mentionner seraient habiles, dans le cours de 3 ans par 3 ou 4 mille familles canadiennes.

Pardonnez, Monsieur le rédacteur, pardonnez lecteurs les défauts de la présente en considération de mes motifs et de ma bonne volonté. Vous qui pouvez faire mieux, sortez de votre apathie! Prenez la plume, il en est temps! D...

Comité de Leinster, ce 23 Avril 1852.

Décédés.

A. Berthier (District de Montréal) le 14 ult., après une maladie de 8 jours, M. Dominique Rivard à l'âge de 46 ans.

—Au même lieu, à l'âge patriarchal de 108 ans, M. Charles Baucher. Il épousa 3 femmes, dont il eut 60 enfants, 12 ans, 10 ans, 28 enfants, 28 enfants, 70 petits-neveux, 18 arrière-neveux et un grand nombre d'amis qui ont assisté à ses funérailles, qui eurent lieu le 12 avril à 10 heures avant midi, avec grande solennité.

—A Lamoignon, le 19 ult., subitement, Dame Julie Pagé, épouse de M. François Pagé et née de R. Baucher. Elle était âgée de 40 ans. Elle laisse pour déplorer sa perte, un époux inconsolable et 11 enfants en bas âge.—Communiqué.

A Plaisir, le 24 avril, vers huit heures du matin, après une maladie d'environ quatre jours, Charles Fortin, écuyer, maître de la municipalité du comté de Plaisir. Il était âgé de 26 ans, Jacques Delabarre, écuyer, capitaine de milice âgé de 55 ans.

A Berthier le 25 avril, à l'âge de 60 ans, Louis Marie Raphaël Baucher, écuyer, originaire de la ville de Québec, citoyen respectable sous tous rapports; ami de l'éducation, il fit tout ce qui dépendait de lui pour la procurer à un grand nombre d'enfants pauvres. Bien faisant à l'égard de tous, il se plut, souvent, dans sa profession à soulager les infirmités des gens pauvres qu'il aimait de préférence, aussi d'être utile, après avoir rempli tous les devoirs religieux avec la foi la plus vive, être inhumé comme les plus pauvres de la paroisse.

Salle du Marché Bonsecours.

SOIRÉE LITTÉRAIRE ET MUSICALE.

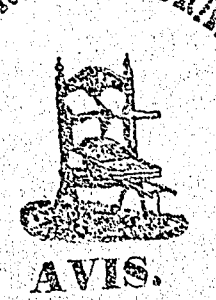
UNE jeune Société Canadienne d'Amateurs Se donnera Mardi, le 4 Mai prochain, une Soirée Littéraire et Musicale, sous le Patronage des Dames Canadiennes, dans la nouvelle Salle du Marché Bonsecours, qui sera préparée à cet effet.

Cette soirée se composera d'une étude historique et littéraire à la fois pour titre "Louis Rossignol et Louis Napoléon," et qui sera donnée sous forme de "Lecture publique," par un jeune Canadien, Louis Rixard, écuyer, avocat.

A cette lecture paraîtra pour la première fois en public, un nouvel Orchestre de jeunes Canadiens au nombre de 30, qui exécutera pendant la soirée.

Entrée libre pour les Dames, et 30 sous pour les Messieurs. La séance commencera à 8 heures précises.

LE MANUEL
DE LA
VISITE EPISCOPALE
Dans les Communautés et Paroisses du Diocèse de
Montréal
AUGMENTÉ
DU
MANDEMENT
DE MGR. L'ÉVÊQUE DE MONTRÉAL
POUR LA
Visite Générale des Communautés
Prix: 2 1/2 la douzaine.
Montréal, Avril 1852.

IMPRESSIONS TYPOGRAPHIQUES

AVIS.
(N'imprimez pas cet établissement.)
RESSER, ARRESS, CATALOGUES, CIRCULAIRES, INVITATIONS, CARTES DE VISITE.
Et Ouvrages de toute espèce.
Le tout est exécuté sur bon papier, avec caractères neufs et de dernier goût.
Tous les ouvrages demandés seront livrés à l'heure venue et à des prix TRÈS-MODÉRÉS.
S'adresser à l'Imprimerie des Melanges Religieux, 229, rue Saint-Jacques.